

certaines articles importants d'ordre plus "classique".

Le recueil contient des éditions de textes critiques établies par Peter T. Ricketts (*Le troubadour Palais: Édition critique, traduction et commentaire*, I, 227-40), Jean-Claude Rivière (*En prélude à une nouvelle édition de Pons de Capdoill: La chanson 'Us gais conortz me fai gajamen far' (PC 375, 27)*, I, 241-51); un poème avec notation musicale est édité par Marie-Claire Gérard-Zai (*Édition d'une romance parodique occitane: 'L'altrier cuidai aber druda'*, II, 53-63) et par Robert A. Taylor (*'L'altrier cuidai aber druda' (PC 461, 146): Edition and Study of a Hybrid-Language Parodic Lyric*, II, 189-201).

En plus de la présentation par Dembowski du concept de *mesura* mentionnée plus haut, nous relevons des études lexicographiques sur la *générosité* (Glynnis M. Cropp: *L'expression de la générosité chez les troubadours*, II, 255-68) et la *féodalité* (W. Mary Hackett: *Le vocabulaire de la féodalité dans 'Girart de Roussillon'*, II, 319-34) ainsi que des études spécialisées sur la *botanique* (par Dafydd Evans, II, 281-89) et les *hydronomes* (par Paul Fabre, II, 291-307), de même que sur les noms de la *haie* (par André Lanly, II, 363-70). Ensuite, nous devons mentionner deux études du concept de *saber*, par Elizabeth Wilson Poe (*The Meaning of 'Saber' in Raimon Vidal's 'Abril issia'*, II, 169-78) et Lowanne E. Jones (*'Lo Saber' dans les quatre allégories occitanes du XIII^e siècle*, II, 81-92).

Certains articles traitent des différents aspects de la musique dans la poésie des troubadours (par Marie-Henriette Fernandez, I, 81-86; Jean Maillard, I, 121-30; Ulrich Mōlk, I, 131-42 et Antoine Tavera, I, 301-12).

Enfin, trois articles sont de vrais "tours de force" philologiques: Douglas Kelly discute la tradition du procédé poétique de l'*exaggeratio* depuis l'Antiquité (*Exaggeration, Abrupt Conversion, and the Uses of Description in 'Jaufré' and 'Flamenca'*, II, 107-119) et deux spécialistes, Hans-Erich Keller (*'Roland à Saragosse': Sa position dans la production rolandienne*, II, 93-106) et Aimō Sakari (*Le 'somni' de Guillem de Saint-Didier*, I, 253-64) reviennent sur leurs propres positions philologiques antérieures et les révisent en les développant.

Le dernier volume du recueil se termine par une bibliographie des travaux de Paul Remy (établie par Sabine Verhulst, II, 435-41) qui, ainsi que la biographie qui lui est consacrée (par Patrick Collard, I, 3-5), nous semble témoigner avant tout de la grande *ouverture d'esprit* du savant regretté. Nous pensons avoir montré que bien des articles à sa mémoire méritent la même appréciation.

Jonna Kjer
Copenhague

Langue française

Peter Blumenthal: *Vergangenheitstempora. Textstrukturierung und Zeitverständnis in der französischen Sprachgeschichte*, Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, Beiheft 12, Stuttgart, 1986. 136 p.

Par ce travail, Peter Blumenthal (PB) se donne pour but d'étudier le système du contenu ("Inhaltssystem"), c'est-à-dire la relation entre les divers facteurs de nature pragmatique, sémantique et syntaxique, qui caractérisent chacun des temps du passé dans la langue française,

d'environ l'an 1000 à 1986. (Seuls sont examinés en détail le passé simple (PS), le passé composé (PC) et l'imparfait (IMP).) Le rapport entre les facteurs se modifie au cours du temps: à certains moments de l'histoire, par exemple dans la première période considérée, c'est l'opposition entre les trois aspects: (1) la distinction des "phases" (début, phase médiane, fin), (2) la distinction entre l'unité et la pluralité et (3) l'aspect de la durée, qui détermine le choix entre les formes verbales du passé. A d'autres époques, les trois aspects ont une influence bien moindre ou presque négligeable sur l'emploi des temps, alors que d'autres facteurs sont déterminants. Je reviendrai plus bas sur l'influence des divers facteurs, mais il faut d'abord, pour bien saisir la pensée de PB, définir ce qu'il entend par les notions de "structure" et de "système".

C'est avant tout par la négative qu'on arrive à comprendre la position de l'auteur. Il s'écarte explicitement du structuralisme dans le sens saussurien (p. 32), dont il critique la stérilité (p. 125); il accepte une méthode "mentaliste", sans tomber dans le piège des généralisations psychologisantes de l'école "idéaliste" (die idealistische Neuphilologie, p. 125). PB adopte, mais sans la justifier ou expliciter – ni seulement la résumer – la conception du système chez Damourette et Pichon. En conséquence de ce choix méthodologique, il ne s'agit pas pour PB d'étudier le signifié d'un certain nombre de signifiants, du PS, du PC et de l'IMP en l'occurrence, mais, au contraire, d'élaborer un système logique, qui refléterait toutes les distinctions possibles concernant la catégorie du temps. Il s'agit d'une sorte d'inventaire de sèmes et chaque sème peut caractériser plusieurs temps verbaux. Prenons un exemple: la distinction des nombres ("Aspect der Menge") aurait une influence sur l'emploi des temps en ce sens que le PS est associé au singulier, alors que le pluriel est associé à l'IMP et au PC. Il ne faut évidemment pas comprendre ce rapport dans le sens saussurien, selon lequel on s'attendrait à rencontrer – au cas où l'hypothèse serait correcte – le PS surtout au singulier et l'IMP ou le PC surtout au pluriel. Cette distribution serait la preuve de l'existence d'un rapport entre le nombre et la forme verbale. L'auteur ne donne pas de statistiques pour prouver son hypothèse, il cite quelques exemples à titre d'illustration, quitte peu après à en citer d'autres, qui contredisent l'analyse proposée:

- (1) *Li reis Marsile out sun conseil finet,
Sin apelat Clarin de Balaguet.
Estamarin e Eudropin, sun per
.....
Des plus feluns dis en ad apelez.* (cit. p. 42)

Dans l'exemple (1), le choix de la forme verbale dépendrait du nombre du complément d'objet direct; que penser alors de l'exemple suivant, où les deux compléments sont au singulier, mais un verbe au PS et l'autre au PC?

- (2) *De Durendal li dunat un colp tel
Le destre poign li ad del cors sevrete.* (cit. p. 43)

Il s'agit en effet de facteurs qui concourent à caractériser plusieurs, parfois même toutes les formes verbales en question, au point de faire disparaître toute utilité pratique des distinctions (voir par exemple la présentation du système verbal moderne, notamment § 7.4.).

L'auteur observe qu'au cours de l'histoire du français, il y a des modifications dans la distribution des facteurs du contenu. Il considère chaque constellation des multiples facteurs comme le reflet de la réalité en ce sens que chaque période se forge sa propre conception de la réalité, en l'occurrence la conception du temps ("time" et non pas "tense"). Cette concep-

tion se manifeste sur plusieurs niveaux: dans l'art, l'architecture, et aussi dans la langue. On voit que cette attitude de l'auteur le rapproche des historiens de l'école des *Annales*, à laquelle il renvoie explicitement (p. 10). Par conséquent, son étude des temps du passé consiste à chercher le reflet ou la projection de la vie culturelle sur la langue; il s'agit d'une "histoire des mentalités", telles qu'elles se manifestent dans le système des temps du passé. Je résumerai brièvement les résultats: PB distingue trois périodes: la première allant des premiers textes à la Renaissance, la seconde de la Renaissance au XIX^e siècle, et finalement l'époque moderne. Ce qui caractérise la première époque, ce sont les traits suivants: la présentation additive, statique, qui décrit une situation ou un événement, considéré comme isolé. Tous ces traits sont le reflet du style roman (p. 69). Dans la seconde période domine la linéarité, le dynamisme; le récit est considéré comme un événement dans son déroulement, comme un film. On y reconnaît d'emblée les caractéristiques du style gothique. La seconde période voit la progression de la subjectivité et de l'individualisme, traits qui, selon PB, correspondent à l'essor du PC. A l'époque moderne, où les notions de causalité et de linéarité perdent petit à petit leur valeur épistémologique, on assiste à la disparition du style classique, limpide et linéaire.

Une telle présentation donne au lecteur l'agréable sentiment de pouvoir embrasser mille années d'histoire culturelle et d'évolution linguistique en France et de les caractériser grâce à quelques formules pertinentes. Un sentiment agréable, parce que l'auteur prend soin de ne pas simplifier à l'extrême et de signaler que certains changements linguistiques (en dehors du domaine étudié) peuvent se produire sans rapport avec les changements de "mentalités". Malgré ces sages observations, il me semble indispensable de prémunir contre la méthode adoptée, notamment à cause de quelques points délicats dont je parlerai brièvement. Ma critique va révéler, je le reconnais, mon appartenance au structuralisme "stérile" malgré les remontrances de PB:

1. Est-il possible de transférer les distinctions pertinentes d'un domaine, disons de l'architecture ou de la peinture, à un domaine comme la linguistique? En parlant d'arcs, de colonnes, on dispose de tout un appareil technique auquel ne correspond rien du tout en linguistique. Les phrases suivantes, par exemple, sont-elles romanes ou gothiques?

(3) *Rou regarde detriés lui, si vit la poudre lever,
tant estoit grant la poudre ne pout la gent esmer,
ne sout s'erent serjant, nel pout mie aviser,
ses baronz apela, sez fist touz arrester.* (*Le Roman de Rou*, v. 767-70, de 1165)

J'y verrais volontiers un style linéaire, dynamique, mais il s'agit d'un texte écrit à l'époque "romane". Comment, en effet, éviter le cercle vicieux, quand on essaie de caractériser les constructions linguistiques selon les distinctions tirées d'autres disciplines?

2. Si l'on s'aventure dans l'étude des mentalités transférées au domaine linguistique, il faut du moins se baser sur des données solides. Or, l'auteur reconnaît (p. 120) qu'il se base sur des informations de seconde main: sauf quelques analyses de détail, il n'est pas possible de vérifier ou de falsifier l'hypothèse présentée, elle reste à l'état d'une hypothèse intéressante.

3. La valeur générale de l'hypothèse. Admettons par exemple, que l'essor du PC corresponde aux idées de la Renaissance, qui est centrée sur l'individu. Que penser alors des Français du Midi, des Italiens du Sud et surtout des Portugais, qui persistent à employer le PS et ses équivalents jusqu'à nos jours? Serait-ce parce que la Renaissance ne se serait jamais vraiment manifestée dans ces pays? J'avoue mon scepticisme fondamental à l'égard des études

du type "mentaliste" (cf. les réfutations massives, basées sur l'étude des textes, de la théorie de Guiraud concernant la distinction actuel – virtuel et son importance pour la syntaxe de l'ancien français).

Lene Schøsler
Odense

Littérature française

Maria Walecka-Garbalinska: *Jules Lefèvre-Deumier (1797-1857) et le mythe romantique du Génie*. Studia Romanica Upsaliensia 40. Almqvist & Wiksell International, Stockholm, 1987. 174 p.

Jules Lefèvre-Deumier est un de ces écrivains marginaux du 19^e siècle qui sont tombés dans un oubli presque total. Le *Dictionnaire des Lettres françaises* de Grente lui réserve 14 lignes seulement, espace habituellement accordé aux "mineurs" (O'Neddy: 12 lignes; Borel: 20; Esquiros: 15; Formeret: 11). Le *Dictionnaire des littératures de langue française* (Éditions Bordas) lui accorde 46 lignes, signe du renouveau de l'intérêt pour les Petits Romantiques qu'un J.-L. Steinmetz a su si bien stimuler. Dans l'anthologie de ce dernier, *La France frénétique de 1830* (1978), se trouve un fragment du roman de Lefèvre-Deumier, *Les Martyrs d'Arezzo* (1839). Lefèvre-Deumier est également cité dans *l'Histoire littéraire de la France* (Éditions sociales) et dans *l'Histoire de la littérature française* (Éditions Arthaud), et on peut trouver certaines pièces de lui, en vers et en prose, dans les anthologies. Sujet d'une thèse non publiée de Frédéric Jones (1953), sa présence dans notre siècle a été assurée principalement par un choix de textes publié en 1924 avec une importante introduction de Georges Brunet. Non seulement Lefèvre-Deumier – ou Lefèvre comme il s'appelait jusqu'en 1844 – n'a jamais atteint la notoriété du génie tellement convoitée, mais il est sinon méconnu, du moins peu et mal connu. Le tirer de l'oubli est une gageure qui ne peut pas avoir pour but de "réparer une quelconque injustice de l'histoire", mais – l'auteur de la présente thèse le souligne dès son introduction – de "dégager un témoignage sur la façon dont "un grand poète manqué" a écrit sa marginalité, son insuccès, son impuissance à dire" (p. 10).

L'étude de Maria Walecka-Garbalinska nous rappelle, pour commencer, quel était l'homme Jules Lefèvre. Né deux ans avant l'arrivée de Bonaparte au Consulat, mort sous le Second Empire, cet écrivain, dont la biographie est toujours pleine de lacunes, a vécu toute la période romantique. Il fréquente le Cénacle des années vingt, connaît l'engouement des Romantiques pour Byron, voyage en Italie. Quoique républicain et libéral – ce qui ne le marginalisait pourtant pas par rapport aux royalistes tels que Hugo et Nodier – il ne participe pas à la Révolution de Juillet; en revanche, il s'engage comme volontaire dans l'insurrection des Polonais en 1831 et connaît toutes les vicissitudes de la guerre. Rentré à Paris, il reprend sa production littéraire où il l'avait laissée, travail bientôt favorisé par un excellent mariage et un héritage très important. Un grand recueil de vers, *Les Confidences* (1833), puis deux romans... et enfin, après une série d'essais littéraires et biographiques, il donne le meilleur de son œuvre: *Le Livre du promeneur* et *Le Couvre-feu* (1854 et 1857), contenant des textes en prose et des vers.